



LAND BACK, FOOD BACK

# LA RESTITUTION DES TERRES, CLÉ DE LA VITALITÉ DES SYSTÈMES ALIMENTAIRES AUTOCHTONES

Nicole Davies\*

Traduit de l'anglais par Miriam Hatabi ◀

Les peuples autochtones<sup>1</sup> sont à la tête d'un mouvement pour la souveraineté alimentaire qui repose sur la restauration des systèmes agroalimentaires ancestraux. Bien que nous nous efforcions de restaurer ce que le colonialisme a confisqué de nos tables, il demeure que sans réparation ni restitution de nos territoires, aucune justice n'est possible. La souveraineté alimentaire passe par la restitution des terres.

La revitalisation des chansons, des danses, des cérémonies, des histoires et des méthodes qui se rattachent à la période des semences et à celle des récoltes est au cœur de nos efforts, et toute notre attention est portée vers les enjeux, inséparables l'un de l'autre, de l'accès à la nourriture et de la justice alimentaire.

Pour les peuples autochtones, la conservation des semences et des cultures est un lieu de gouvernance décoloniale<sup>2</sup>. C'est une démarche d'entraide qui prend forme dans la préservation des économies ancestrales par l'échange, le partage et le don de semences, d'aliments, de remèdes et de savoirs. C'est une démarche abolitionniste qui vise la préservation des systèmes de subsistance basés sur la non-ingérence et sur le soin de la communauté, systèmes qui perdurent malgré la criminalisation violente de nos corps et de ceux de nos proches noir·e·s et racisé·e·s. C'est une démarche qui nous rappelle l'existence de modes de vie qui précèdent la police et les prisons, les pesticides et les pipelines, une démarche qui nous fait la promesse que ces mondes peuvent encore exister. C'est un rejet de l'homogénéité et de l'hégémonie de la production alimentaire découlant de la suprématie blanche. C'est une pratique méditative centrée sur la remémoration, la réécriture et le réenracinement de nos existences et de notre réseau alimentaire, alors que la société cherche à nous écarter et à nous effacer. C'est une chaîne de guérison nous reliant aux générations qui nous succéderont comme à celles qui nous ont précédés, tandis que nous les imaginons en train d'éplucher le même épi de maïs corné ou de fendre une gousse du même haricot. C'est une pratique cérémoniale par laquelle on tisse l'avenir: planter et récolter, c'est prendre soin de quelque chose qu'on pourrait ne jamais voir prospérer et dont on pourrait ne jamais profiter soi-même, que ce soit dans les récoltes annuelles ou dans l'amélioration de la stabilité génétique des semences, visible seulement au bout de nombreuses années. C'est un processus de prise de décisions entre nations qui est à la fois complexe et empreint d'amour:

à quelles espèces, parmi notre réseau de parenté non humaine, doit-on consacrer nos énergies cette année? Comment contribuer à la résilience des espèces face aux changements climatiques? Quelles espèces sont surexploitées? Nous sommes, avant tout, les humbles gardiens des aliments qui nous nourrissent, et certains d'entre nous n'ont encore jamais goûté aux aliments dont ils protègent avec tant de diligence les rares semences.

## PAS DE NOURRITURE SANS TERRES

Autant en réserve qu'à l'extérieur, les Autochtones qui souhaitent entreprendre des démarches d'autodétermination et de souveraineté alimentaires sont confrontés à d'importants obstacles d'accès au territoire. La fin du 19<sup>e</sup> siècle et le début du 20<sup>e</sup> ont été marqués par l'adoption de nombreuses politiques fédérales anti-Autochtones, rassemblées sous le système de «laissez-passer». Ce système a divisé les grandes terres agricoles communautaires en petites terres familiales, a découragé l'embauche d'employé·e·s agricoles autochtones et freiné l'achat de produits autochtones par les colonisateurs, en plus d'empêcher les Autochtones de cultiver la terre, de vendre leurs récoltes ou d'acheter de la machinerie sans d'abord recevoir un permis. À l'époque de la mise en place des réserves, bien des communautés ont été déplacées de leurs terres arables vers des sols moins fertiles. Encore aujourd'hui, ces communautés doivent composer avec ces conditions de culture inadéquates.

À l'heure actuelle, le manque criant de logements adéquats est un enjeu de premier plan pour les conseils de bande, et la question des terres agricoles, surtout celles consacrées aux activités agricoles peu lucratives, n'est pas une priorité. Les coûts de location ou d'achat des terres agricoles sur les réserves sont souvent prohibitifs pour les membres de la communauté. Dans certains cas, les terres désignées «réserves» sont trop petites pour supporter des activités agricoles. Dans d'autres, le sol et l'eau de la réserve ont ▶